

**Comment penser la suite de l'aventure moderne ?**  
Conférence chaire Perelman, Bruxelles, 22 Mars 2021  
(remerciements à toute la troupe 'Zone critique'  
en particulier à Nicolaj Schultz et Deborah Bucchi)

C'est une simple anecdote, mais je la trouve bien intéressante. J'étais à la télévision pour parler d'un livre que j'ai récemment écrit sur la Zone Critique, cette minuscule partie de la planète Terre que l'histoire de la Vie, avec un grand V, a modifié depuis quatre milliards d'années et à l'intérieur de laquelle nous sommes bel et bien enveloppés et pour ainsi dire *roulés*.<sup>1</sup> Tout en disant son admiration pour mon livre, la journaliste m'avait donné dix minutes et le reste du plateau s'ennuyait gentiment en semblant dire par leur attitude : « Cette zone critique, quand même, ce n'est pas d'un immense intérêt ».

Et puis, sans prévenir, la journaliste a enchaîné sur le trio de sondes que divers États envoyaient cette semaine-là sur la planète Mars. Alors là, en un éclair, le plateau s'est mis à vibrer de passions multiples ; les journalistes posaient mille questions ; les experts rivalisaient d'informations sur les prouesses techniques ; c'était à qui amoncelait le plus d'antennes ou de rovers ou de spectromètres dernier cri. Avec l'ami géochimiste à qui j'avais demandé de m'accompagner, nous restions tristes et stupéfaits : « Quoi, la planète Mars vous passionne plus que la Zone Critique que vous connaissez pourtant à peine mieux, mais dont vous dépendez totalement ? ». Un peu plus, j'allais accuser la journaliste de m'avoir tendu un piège. Or, c'est là le plus étonnant, ce contraste entre l'ennuyeuse Terre et la passionnante planète Mars, elle ne l'avait pas dressé pour le plus grand profit des téléspectateurs. Elle n'avait monté aucun piège pour nous ridiculiser mon ami et moi. L'évidence s'était imposée d'elle-même : Mars intéresse les humains plus que la Terre.

Je bouillais encore d'indignation, lorsque je lus, le lendemain matin, dans le journal *Le Monde*, une chronique de l'excellent Stéphane Foucart qui citait les propos d'un sociologue se disant « rationaliste ». Et là j'ai compris que la journaliste de télévision, sans s'en rendre aucunement compte, s'était trouvé au beau milieu d'un véritable *conflit de mondes*, d'une bataille métaphysique d'immense proportion, d'un embranchement sur la direction même qu'il fallait donner à l'aventure des Modernes. Jugez-en en écoutant les propos que Foucart tirait de la conclusion du livre d'un certain Bronner *La planète des hommes* :

« En quittant la Terre, il deviendrait évident que nous sommes **humains** avant d'être **terriens**. C'est là un rappel essentiel car l'**idéologie précautionniste**, en nous proposant un rapport **empreint de sentimentalité** à

---

<sup>1</sup> Latour, Bruno, and Peter Weibel. *Critical Zones - The Science and Politics of Landing on Earth*. Cambridge, Mass: MIT Press, 2020.

la planète qui a vu notre naissance, a tendance à rendre **indissociable** notre destin du sien. »

Cette confusion « crée un **amalgame** entre notre identité de terrien et d'humain ». « Elle nous contraint à penser que le problème fondamental est de ne surtout pas risquer de **détruire** l'espace qui nous permet de vivre. Être **hypnotisé** par cette possibilité, c'est, sous prétexte de **précautions inconséquentes, renoncer** à coup sûr à préserver l'héritage humain. En évitant l'indésirable, on s'abandonne au pire. » (Foucart 14 février 2021) (je souligne)

Sidérante conclusion. L'appel de Mars et des voyages interplanétaires serait ainsi tellement fort qu'il définirait l'humain — contre cette nostalgie de demeurer un simple « terrien » pour toujours prisonnier de son lieu de naissance. Le terrien affaibli, et pour tout dire, efféminé par « l'idéologie précautionniste » resterait pour toujours en quelque sorte dans les jupes des femmes et des mères — le sous-entendu sexiste étant clair dans cette critique de la « sentimentalité » de ceux qui croient devoir lier définitivement le destin de la planète et celui de l'humanité.

On reconnaît là, bien sûr, l'ancienne conception moderne de l'homme qui doit s'arracher à la nature pour réaliser son véritable destin, mais ce qui pouvait donner jadis l'impression d'un projet d'émancipation, devient plus que bizarre quand on rattache la destinée même de l'humain aux fusées d'Elon Musk et au sort des stations de survie implantés sur la Lune. Du temps d'un Emmanuel Kant, comme on ne se doutait pas que les conditions d'existence sur la Terre puissent être menacée, on pouvait donc, sans contradiction, vouloir s'arracher à la nature pour devenir pleinement humain — cela ne portait pas à conséquence, il y aurait toujours une terre. Mais du temps de ce sombre Bronner, voilà que le même projet moderne devient une stupéfiante contradiction, l'amalgame entre humain et terrien : « nous contraint à penser que le problème fondamental est de ne **surtout pas** risquer de **détruire** l'espace qui nous permet de vivre. Être **hypnotisé** par cette possibilité, c'est, sous prétexte de **précautions inconséquentes, renoncer** à coup sûr à préserver l'héritage humain. » J'avoue pour ma part que je suis « hypnotisé » par la possibilité de « détruire l'espace qui nous permet de vivre » et que, tout émasculé que je sois par « l'idéologie précautionniste », il me semble que pour « préserver l'héritage humain » il faut accepter de prendre des « précautions » que j'hésiterais à nommer « inconséquentes » puisque ce sont elles, et elles seules, qui maintiendraient la possibilité de donner continuellement naissance aux terrestres.

Je donne probablement trop d'importance aux propos de ce sociologue « rationaliste » et aux impensés de cette journaliste, mais cet épuisement du projet moderne d'émancipation de la nature, cette forme caricaturale des Lumières qui attendent, comme quelque auto-stoppeur galactique, le relai d'un très improbable transport interplanétaire pour « préserver l'héritage humain », révèle à mes yeux la question nouvelle du sens de l'histoire. *Comment penser la suite d'une aventure*

moderne qui finit sous nos yeux par une forme aussi caricaturale ? Que reste-t-il donc de l'idéal de liberté, d'émancipation, de prospérité ? Comment parler encore d'universalité en pariant sur le déplacement dans l'espace infini d'une demi-douzaine de cosmonautes lourdement équipés ? Et néanmoins je suis bien obligé de reconnaître que ce soir-là, dans le studio de télévision, une fois encore, aller sur Mars paraissait plus excitant, oui, plus sexy, plus viril, qu'atterrir sur Terre.

J'ai plusieurs fois tenté de scénariser cette situation en parlant d'un conflit de planètes.<sup>2</sup> « Vous et moi » pourrais-je dire à ce monsieur Bronner, « nous ne vivons pas sur la même planète » Ce qui était une amusante exagération, une façon imagée de marquer d'irréconciliables différences, est devenu tout à fait littéral. Comme le montrent beaucoup d'historiens récents, les conflits ne portent plus sur des visions ou des projets différents d'occupation ou d'aménagement ou de développement de la même planète, mais sur le « planétaire » lui-même.<sup>3</sup> De quoi votre planète se compose, où circule-t-elle, quelle influence elle a sur les autres, comment vont-elles finir par se heurter et se détruire, voilà le type de conflit interplanétaire qui a remplacé, dans l'esprit des Modernes, l'ancienne question de conflits intra-planétaires. Comme Elon Musk à qui vous avez confié la tâche de transporter le trésor sacré de l'humanisme dans l'espace, vous m'accusez sans doute, monsieur Bronner, d'être hypnotisé par l'idéologie précautionniste, mais à mes yeux vous êtes tous les deux ce qu'il faut bien appeler des ennemis politiques : si votre planète envahit la mienne, je péris. La géopolitique est désormais au carré, elle porte sur le type de planète que chacun choisit d'habiter — et cela rend fou. (Lars von Trier, en grand artiste, avait saisi ce basculement dès 2011 dans son *Mélancholia*).

Si ce nouveau conflit de planètes désoriente si profondément la politique d'aujourd'hui, c'est parce qu'il obscurcit à la fois l'espace et le temps qui servait de cadre à ce qui ressemblait jusque-là, malgré tout, à une direction de l'histoire plus ou moins partagée par ceux qui voulaient la ralentir comme par ceux qui voulaient l'accélérer.

Commençons par l'espace. Si Mars apparaît pour certain comme le plan B après que le plan A, la Terre de notre naissance, aura été sacrifiée, c'est parce qu'on a pris l'habitude de comparer des planètes entre elles. Or, s'il est bien vrai que Mars est une planète, ce n'est pas le cas, ou, en tous cas, ce n'est plus le cas de Terre. Comme le disait ce soir-là mon ami géochimiste sans pouvoir intriguer les journalistes de la télévision : « Mars n'a pas de zone critique ! ». En effet, la Vie n'y a pas transformé

<sup>2</sup> Latour, Bruno, and Dipesh Chakrabarty. "Conflicts of planetary proportions— a conversation." *Journal of the Philosophy of History* 14.3 (2020): 419–54 ainsi que l'exposition de la biennale de Taïpeh « You and I don't live on the same planet ».

<sup>3</sup> Chakrabarty, Dipesh. *The Climate of History in a Planetary Age* Chicago: The University of Chicago Press, 2021 ; Christophe Bonneuil xx.

les conditions initiales au point de créer un environnement durablement favorable à la continuation de son expérience multiforme. Pour le dire d'une façon brutale, Mars est juste une planète parmi d'autres alors que Terre *a*, ou est une zone critique. Mars est chauve, Terre est chevelue.

Ce qui rend plaisant l'anecdote par laquelle j'ai commencé, c'est que Terre a cessé depuis des milliards d'années de se comporter comme une simple planète. Et c'est probablement pourquoi Mars fascine autant : elle ressemble à l'idéal de la planète, sans vie, et révèle de façon frappante, comment ceux qui rêvent d'y migrer imaginent la Terre enfin débarrassée des lenteurs, des lourdeurs, des complications que la continuelle interruption des vivants impose à tout déplacement. « Si seulement la Terre, soupirent-ils, pouvait être aussi nue, aussi désertique, aussi simpliste, que Mars. On pourrait y déplacer les engins, les sondes, les machines, aussi facilement que dans l'espace infini, dans un espace sans complication, presque identique aux calculs que l'on peut faire sur ordinateur »

D'où l'effet contradictoire de toutes ces magnifiques images envoyées par les sondes : quelle prouesse technique, quelle précision, quelles couleurs, que de pixels, que de pixels, mais en même temps, quel désert, quelle stérilité, quel monde invivable ! Le contraste est inévitable entre la prouesse et le désappointement. Tout se passe comme si le monde vivant, Terre opulente, envoyait ses fantômes de mort et de stérilité, sur une vulgaire planète, Mars, qui n'a même pas réussi à faire proliférer le peu de vie qui s'y trouve peut-être encore enfouie quelque part, en cachette, mais qui restera toujours dérisoirement locale. De même que la Lune n'a de lumière que par le Soleil, c'est depuis Terre que se projette sur Mars ce désir d'un monde invivable où tout serait plus facile parce que les vivants n'interféreraient plus avec aucun mouvement. Mars c'est le rêve de la *res extensa* presque parfaitement réalisé, un territoire presque superposable à sa carte. La nature enfin délivrée de l'épaisse et encombrante *phusis*.

Faut-il que je vous rappelle que c'est depuis l'ancrage de ce désert martien que James Lovelock, dans les années soixante, a dirigé son spectromètre imaginaire qui allait révéler à quel point Terre n'est plus depuis longtemps une simple planète, mais ce que Vie, ou disons plutôt Gaïa *aux mille plis* a métamorphosé au cours des éons ? Non, décidément, il y a d'assez bonne raison pour maintenir « un rapport **empreint de sentimentalité** à la planète qui **a vu notre naissance** » (je dirais qui « voit toujours notre naissance »), et à chérir cette « tendance à rendre **indissociable** notre destin du sien ». Dissocier les deux destins, c'est aspirer à la disparition. Viril peut-être, mais humain sûrement pas. Le sens de l'histoire est sur Terre, pas sur Mars, à moins que l'on aspire à l'invivable. Mais alors avouez clairement ce désir de mort, vous les mâles qui souhaitez durer sans donner naissance à ce qui vous fait vivre ; mobiles immuables perdus dans un espace infini comme Georges Clooney dans le film *Gravity*.

À la désorientation spatiale, il faut ajouter une désorientation temporelle propre aux Modernes. Chercher comment penser la suite de leur aventure, c'est forcément se demander ce qu'ils ont bien pu faire pendant le 20<sup>ème</sup> siècle. Comment se fait-il que le 21<sup>ème</sup> les heurte aussi violemment qu'un iceberg le fit du Titanic ? Comment se sont-ils trouvés si peu préparés à encaisser le Nouveau Régime Climatique ? Il semble que la boussole qu'ils utilisaient pour indiquer ce sens de l'histoire dont ils étaient si convaincus les a durablement égarés.

Je m'intéresse depuis longtemps au petit groupe de Jan Zalasiewicz qui s'est donné pour tâche de dater l'origine de l'Anthropocène. Il a fait bien plus que de chercher où repérer par un « clou d'or » cette nouvelle strate géologique, il a inscrit, en plein milieu du 20<sup>ème</sup> siècle, et fort précisément en 1945, le début de cette stupéfiante bifurcation qui fait de l'aventure Moderne, à la fois le début d'une ère de prospérité insoupçonnée, et le lancement, tout aussi insoupçonné, de la Grande Accélération. Sans que le siècle ait saisi cette contradiction de dimension vraiment planétaire.

Les philosophes et les historiens du « sens de l'histoire » savent bien à quel point la guerre de 14-18 a pris les civilisateurs du 19<sup>ème</sup> siècle en pleine surprise. Rien ne les préparait à une telle catastrophe. Comme nous, ils se sont trouvés totalement démunis devant le basculement de l'histoire. Rien à voir, de ce point de vue, avec le passage du 18<sup>ème</sup> au 19<sup>ème</sup>, qui offre à nos regards maintenant éloignés une impression de continuité, tant les diverses révolutions depuis l'Angleterre, l'Amérique, la France et l'immense surrection des peuples pendant toute cette période de « civilisation » et de colonisation semblent s'enchaîner logiquement. C'est d'ailleurs probablement la seule période où l'idée d'un sens de l'histoire a été inventée, acclimatée et très grossièrement vérifiée. Mais avec Aout 14 tout a basculé.

Tout ? Non, parce que le 20<sup>ème</sup> siècle est parvenu à sauver l'idée bizarre, colonialiste, civilisatrice d'un sens de l'histoire malgré le fait qu'il ne cesse, à chaque occasion, de s'égarer sur ce qui lui arrive. Ce siècle, aveugle sur lui-même, prend 1918 puis 1945 pour une immense et définitive victoire des forces de la liberté contre celle de la tyrannie et du mal — ce que le comportement de l'Allemagne deux fois vaincue, rendait, il est vrai assez plausible... Du coup, la date de ce triomphe contradictoire de la liberté et le début de l'explosion de cette même liberté, le fatidique 1945, devient une énigme indéchiffrable !! Et quand le mur de Berlin s'écroule en 1989, les libéraux croient triompher cette fois-ci du communisme alors que la question écologique bouleverse, par en dessous, les projets de développement, témoignant pourtant clairement que « nous n'avons jamais été modernes ».

Comme le dit parfaitement l'historien Andrew Bacevich dans un article du Guardian, à propos de la « chute du mur » :

« La victoire de la guerre froide a mis les Américains face à une situation difficile comparable à celle à laquelle est confronté l'heureux gagnant de la

loterie : derrière cette manne se cache le potentiel d'un désastre monumental. (...) La façon dont elle s'est terminée - avec de jeunes Allemands euphoriques dansant sur le mur - a conféré à toute la guerre froide une clarté morale rétrospective qu'elle ne méritait pas. La guerre froide a souillé tout ce qu'elle a touché. En tant qu'épisode de l'histoire mondiale, elle a été une tragédie aux proportions gigantesques. Sa disparition aurait donc dû appeler à la réflexion, au remords, à la repentance, voire à la restitution. Pourtant, l'humeur dominante n'a rien permis de tout cela, du moins en ce qui concerne la plupart des Américains. Au lieu de cela, d'une ère ponctuée d'anxiété et d'incertitude est né le sentiment qu'un avenir éblouissant se trouvait juste devant nous. »<sup>4</sup>

Le 20<sup>ème</sup> siècle, depuis Aout 14, n'a pas su comprendre ce qu'il avait déclenché. Et c'est nous, au 21<sup>ème</sup>, qui héritons de cet égarement, sans rien pour nous préparer à encaisser l'énormité de l'Anthropocène.<sup>5</sup> Du coup, nous les ci-devant Modernes, nous nous trouvons comme en 1914, perdus, à la recherche de ce que pourrait bien être un sens de l'histoire. Ou plutôt, tout se passe comme si le « sens de l'histoire » n'avait rien de métahistorique, mais correspondait au contraire à un bref moment et n'occupait qu'une place minuscule, un bref moment d'illusion européenne et américaine.<sup>6</sup>

Si je suis si impressionné par l'anecdote du désir mortifère de Mars, c'est parce que je suis bien obligé de prendre en compte la situation de violence extrême où nous mène l'impréparation du 20<sup>ème</sup> siècle. Le grand historien Adam Tooze, dans un film récent sur l'économie de guerre nazi, évoquait l'effrayant discours de Goebbels le 18 février 1943 offrant au peuple allemand le choix entre la capitulation et la « guerre totale » en demandant « voulez-vous une guerre plus totale et plus radicale que tout ce que vous avez vu jusqu'ici ». <sup>7</sup> Alors que tout le monde sentait bien qu'il s'agissait d'une folie, que la guerre était perdue, qu'ils étaient sous les bombes, on voit au contraire se dresser la foule enthousiaste applaudissant à tout rompre le projet de ce « Totaler Kriege ». Dans le documentaire, on repère même Albert Speer, l'opérateur de cette fuite en avant, applaudir frénétiquement à ce nouveau coup de rein pour reculer de quelques

---

<sup>4</sup> Andrew Bacevich, "Freedom Without Constraints: How the US Squandered its Cold War Victory", *The Guardian*, 7 January 2020. Alors que c'est au contraire, la symétrie parfaite entre chute du communisme et chute du capitalisme qui m'avait lancé dans l'écriture de *Nous n'avons jamais été modernes*.

<sup>5</sup> Ghosh, Amitav. *Le grand dérangement* (traduit par Morgane Iserte et Nicolas Haeringer). Marseille: Wild Project, 2021.

<sup>6</sup> Hartog, François. *Chronos: L'Occident aux prises avec le Temps*. Paris: Gallimard, 2020.

<sup>7</sup> Gilles Rabier, *Hitler et l'argent*, Arte, 2021 basé sur le formidable livre de Tooze, Adam. *The Wages of Destruction: The Making and Breaking of the Nazi Economy*. Hammondswoth: Penguin Books, 2006.

mois l'inévitable faillite. Tout plutôt que la capitulation. Comme les faillis à la table de jeu qui espèrent « se refaire ».

Sommes-nous tellement sûrs aujourd'hui que, placés devant le choix entre ce que certains appellent la « capitulation » de l'idéologie précautionniste ou la reprise à une échelle encore plus grande du même mouvement de fuite en avant, les peuples apeurés par la perte de leur idéal de modernité, ne se dresseraient pas avec le même enthousiasme qu'en 1943 pour la *production totale* si la question leur était posée « voulez-vous une destruction planétaire plus totale et plus radicale que tout ce que vous avez vu jusqu'ici » ? La suggestion me fait frémir. Surtout que, si l'on en croit les historiens de la Grande Accélération, n'est-ce pas exactement le choix des vainqueurs de 1945 qui se lancèrent à corps perdu dans la « Totaler Produktion » ? Ceux qui croyaient avoir gagné contre le Mal absolu, ne s'engagèrent-ils pas à reproduire sur un autre plan, à une toute autre échelle et aux dépends de la planète, le même mouvement de mobilisation totale, repris de décennies en décennies avec la même dénégation de l'abîme qui se creusait peu à peu sous eux ? Comment imaginer que devant une crise aussi mal préparée, le 21<sup>ème</sup> siècle, toujours animé, inspiré, transporté par le même sens de l'histoire, réagirait autrement et choisirait enfin sinon la capitulation, du moins quelque chose comme une *proposition de paix*, comme un *armistice* ? Si l'histoire a un sens et qu'elle se dirige vers la « reprise de la production », alors le pire semble inévitable. Applaudissements unanimes, foule fanatisée, certitudes de la catastrophe, nous voilà partis pour un dernier coup de rein, en avant vers la production totale, *viva la muerte* !

Pourtant, le pire n'est pas toujours sûr ; il n'est heureusement pas certain du tout que l'histoire ait *un seul sens*. Pour penser une autre suite à l'aventure moderne que la « reprise et l'extension de la production », il faut parvenir à desserrer l'amalgame moderne qui a lié entre eux l'abondance, la liberté et l'unidirectionnalité de l'histoire universelle. Est-il possible de rouvrir ce paquet si fortement ficelé et d'en distribuer autrement les éléments ? Peut-on conserver l'aspiration à la liberté, le goût de l'abondance, sans pour autant les rattacher à la production — production dont le *telos* exige de devenir totale et de préparer l'inévitable plan B d'un exil ou d'une expulsion sur Mars ?

Dans un livre d'une grande importance justement appelé *Abondance et liberté*, Pierre Charbonnier a fait beaucoup pour rouvrir ce paquet cadeau que les Modernes prétendaient offrir au reste du monde. Que peut vouloir dire en effet de chérir l'autonomie, si cette autonomie est obtenue en déniait la présence de tous les êtres, humains et non-humains, qui la rendent possible ? Or, il faut bien reconnaître que le *porte-à-faux*, comme dit Charbonnier, est béant, et à toutes les échelles individuelles aussi bien que collectives, entre le monde où l'on vit, et le monde dont on vit. Il y a bien longtemps que l'on dénonce l'hypocrisie de ceux qui

parlent de liberté parce que d'autres travaillent pour eux. Les différents mouvements socialistes, féministes, tiers-mondistes, décoloniaux, n'ont cessé de révéler l'ampleur de ce porte-à-faux. En ce sens, tout le mouvement écologiste n'a rien fait d'autre que d'accroître encore la liste déjà fort longue des êtres dont dépendent sans le reconnaître ceux qui se disaient à la recherche de l'autonomie.

Le mot de « porte-à-faux » est important car il ne souligne pas simplement la situation physique d'être suspendu au-dessus du vide, de l'abîme, mais aussi la situation cognitive de *mal penser*. Ceux qui parlent de liberté en déniaient l'existence du monde dont ils vivent, sont portés à penser faux, et en particulier à se méprendre sur le sens de leur histoire. Il n'est pas exagéré de dire à quel point l'aventure moderne a été poussée jusqu'ici par des amoureux de la liberté et de l'émancipation qui se sont lourdement trompés sur les conditions matérielles et sociales nécessaires à cette émancipation.

Ce qui ne veut pas forcément dire que l'aventure est terminée, mais qu'il faut déplacer l'émancipation ailleurs en tentant de lui donner un autre sens. Or, cet « ailleurs » nous commençons à en avoir une idée plus précise. Cet autre espace et cet autre temps, c'est exactement ce que j'ai pointé du doigt en introduisant la notion de zone critique ou de Gaïa. L'émancipation n'est pas sémantisée de la même façon sur la planète Terre en voie de s'échapper dans l'espace, et sur la zone critique. La question des limites et du dépassement des limites ne s'y pose pas de la même façon. Comme le dit si fortement Charbonnier, il ne suffit pas de te demander si tu peux être libre, mais que tu explicites aussi où tu es pour exiger d'être libre.<sup>8</sup> Ce que les Modernes avaient un peu oublié, c'est que la liberté dépend d'une cosmologie. Les différentes notions de la liberté, négative et positive, partageaient une certaine cosmologie, bien sûr, mais sans avoir besoin de le dire, tellement elle était évidente : c'était celle de la *res extensa*, inventée au 17<sup>ème</sup> siècle pour servir de scène au déplacement sans contrainte des corps pesants. Ils prenaient la Terre pour une autre Mars. Comme l'espace-temps, aujourd'hui, sur Terre, n'est plus le même, les valeurs changent de direction et d'intensité. Autrement dit, je l'ai montré ailleurs, la question « où suis-je ? » ne résonne pas de la même façon sur une planète ordinaire conçue à la Galilée, et à l'intérieur de Gaïa, saisie à la Lovelock.<sup>9</sup> Comme le soulignait cruellement Carl Schmitt, nul ne peut espérer demeurer humain s'il habite le « mauvais » espace.<sup>10</sup>

Reposer la question de la quête de l'autonomie, c'est, assez curieusement, se redonner aussitôt quelque chose comme un sens de l'histoire, en tous cas, un projet politique clairement orienté. Sauf que cette orientation, si vous me passez ce mauvais jeu de mot, n'a plus rien d'une occidentalisation. S'orienter vers l'autonomie,

---

<sup>8</sup> Pierre Charbonnier, « Where is your freedom now ? » in Latour & Weibel, 2020, op.cit.

<sup>9</sup> Bruno Latour & Frédérique Ait-Touati « Moving Earths », xx.

<sup>10</sup> Latour, Bruno. "How to remain Human in the Wrong Space? A comment on a dialog by Carl Schmitt" *Critical Enquiry* (202-).



c'est se donner l'immense tâche de mettre fin au porte-à-faux. Posez-vous une seconde la question de ce dont vous dépendez pour subsister, imaginez de faire se *superposer* le monde dont on vit et le monde où l'on vit, et vous allez vous apercevoir qu'il faut agir un peu partout et à toutes les échelles pour simplement réduire un peu l'abîme du porte-à-faux. Aussitôt mille questions épineuses se présentent : celle de l'esclavage passé, mais aussi celle de la colonisation actuelle, l'énorme inégalité des échanges internationaux, l'occupation de l'espace, les hectares fantômes que les États développés ne cessent d'acquérir pour « se libérer » à l'intérieur de leurs frontières, les migrations, le droit international, jusqu'à des questions d'apparence locale comme la fabrication du pain, le sort des graines paysannes,<sup>11</sup> ou la permaculture.<sup>12</sup> C'est justement l'immense variété des tâches qui contrastent si clairement avec l'unidirectionnalité de la version précédente. Il y a bien une orientation, mais elle exige d'aller partout, dans tous les sens, pour regagner une autonomie et faire coïncider, autant qu'il est possible, les deux mondes.

On ne va pas quelque part mené par une avant-garde, on s'égaille dans toutes les directions pour repérer ce qui nous empêche d'être libre. C'est bien une orientation, mais qui consiste à sortir par toutes les issues possibles de la prison de la production. Il y a bien un sens de l'histoire, on va bien d'une situation à l'autre, mais voilà, cette histoire n'a pas de *direction*. Ce n'est pas la flèche du temps qui la définit, mais l'attraction universelle du terrestre qui l'oblige à changer ce qu'elle appelait « avoir un but », « aller de l'avant » « être résolument moderne ». Il s'agit bien d'être *progressiste*, puisqu'il y a progression, mutation, métamorphose, mais sans pour autant être capté par la figure ancienne du progrès. Je mesure la difficulté de ce déplacement des affects politiques à la peine que j'ai à trouver la bonne métaphore. Le mouvement des élèves d'un collège quand sonne la fin des cours n'est peut-être pas si loin de ce que je cherche à capter... vous avez tous connu ce mouvement, ça court partout et dans tous les sens en piaillant des cris de joyeuse délivrance...

Je l'ai souligné dès le début avec mon histoire de plateau télé : Mars excite, la Terre ennuie. C'est, je suppose, cet endormissement, cette anesthésie des émotions, des valeurs, des excitations, que visait l'expression méprisante « d'idéologie précautionniste ». On ne trouvera pas d'alternative à la production totale, au rêve de Mars, tant que l'on n'aura pas décelé quelque chose qui ait le même attrait esthétique, moral, sportif, la même excitation, le même air, la même sonorité qu'offraient la quête de la liberté et de l'émancipation.

---

<sup>11</sup> Didier Demorcy « Technodiversités génératives », 22-2-21

<https://lundi.am/Technodiversites-generatives>

<sup>12</sup> Cemeteri voir Schultz

Or, on retrouve quelque chose des efforts à fournir pour s'émanciper, dès qu'on essaie de se poser la question de la reprise, sous une forme nouvelle, du conflit et du remplacement de ce que je vais appeler un *conflit de classes géosociales*.

L'expression est un peu lourde, mais je la prends pour l'instant pour combiner le sens très particulier que Norbert Elias donne au mot de classe avec la mutation cosmologique dont je viens de parler — et à laquelle bien sûr il ne s'intéressait pas.<sup>13</sup> Elle a pour moi deux traits essentiels : les conflits se détectent par des variations d'abord imperceptibles puis de plus en plus visibles dans les *manières*, dans le goût et le dégoût pour certaines pratiques, certaines valeurs et attitudes ; et, surtout, le classement ne dépend pas d'abord des rapports de production, mais de l'invention ou de la captation d'un certain sens de l'histoire. Il n'y a guère de doute que les variations actuelles dans les manières offrent un répertoire d'une immense richesse sur les façons de se disputer sur l'usage du monde. Et il n'y a guère de doute non plus sur le fait que c'est bien la production qui est en question aujourd'hui et pas seulement son accroissement et la répartition de ses trésors. Deux bonnes raisons d'aborder la question des conflits de culture géosociales sous l'angle d'Elias.

Si vous avez suivi mon argument sur l'aveuglement du 20<sup>ème</sup> siècle sur lui-même, on s'aperçoit que ce que Bruno Karsenti, commentant Elias, appelle la « classe pivot », celle qu'il appelait « rationnelle » parce qu'elle voyait *plus loin* que les autres et qu'il assimilait à la bourgeoisie dans son analyse de la société de cour, cette classe a trahi non seulement elle-même mais tous ceux qu'elle prétendait entraîner à sa suite dans le « processus de civilisation ». Dès que la figure de l'Anthropocène apparaît sous celle du développement et de la modernisation, on ne peut considérer cette classe que comme traître à son propre projet. C'est d'ailleurs cette trahison, cet abandon, cet escapisme qui explique le vaste *processus de décivilisation* auquel on assiste partout à l'intérieur et à l'extérieur des États-nations, le désordre international, aussi bien que dans ce qu'on appelle, à un niveau plus modeste, l'abandon de toute forme de civilité — civique ou universitaire.

Cette ancienne classe « éclairée » continue sans y croire à faire croire aux autres qu'ils vont tous monter dans le train du progrès et du développement — tout en se préparant à échapper le plus vite possible à l'ampleur de la crise générale. C'est, par exemple, l'inévitable Elon Musk s'organisant pour nous emmener tous vers Mars et, pour plus de sûreté, se préparant aussi à se réfugier tout seul dans un bunker survivaliste en Nouvelle Zélande.<sup>14</sup> Mobiliser d'un côté et rejeter de l'autre, c'est cette attitude qui explique la brutalisation générale de la vie publique. On nous demande de nous développer encore un peu davantage, alors

---

<sup>13</sup> Elias, Norbert. *La dynamique de l'Occident* (traduit par Pierre Kamnitzer). Presses Pocket. Paris: Calmann-Lévy, 1975, en suivant la direction proposée par le remarquable séminaire de Bruno Karsenti.

<sup>14</sup> Schultz, Nikolaj « Life as Exodus » in Latour & Weibel, op. cit. 2020.

que l'on sent qu'il va falloir au contraire atterrir. De quoi rendre fou et, pour reprendre un cliché, de désespérer bien au-delà de Billancourt.

Si l'on prend le processus de décivilisation pour classer les groupes en lutte, on se met à chercher s'il n'existerait pas une nouvelle classe géo-sociale qui pourrait servir de classe-pivot en agrégeant à son tour, après la bourgeoisie, et contre elle, une forme supérieure de *rationalité*. Ce terme doit être pris au sens vague et contingent que lui donne Elias : il n'y a là rien de cognitif, rien de rationaliste à l'ancienne, il ne fait pas appel aux Lumières, rien de téléologique dans son argument, c'est une suite d'évènements tout à fait contingents. Non, une classe peut juste prétendre à un peu plus de rationalité qu'une autre quand son horizon est un peu plus large, un peu plus *conséquence* que celle des autres, parce qu'elle se préoccupe justement du sens de l'histoire à long terme et du cadre cosmologique où elle va se dérouler. Est rationnelle la culture qui évite de se contredire elle-même, à la manière du sombre Bronner, en déclarant à la fois que « le problème fondamental [est] de ne surtout pas risquer de **détruire** l'espace qui nous permet de vivre » et dans le même souffle « qu'il ne faut pas être hypnotisé par cette possibilité sous prétexte de **précautions inconséquentes** ». Ceux qui se préoccupent du basculement cosmologique pour définir le cadre dans lequel va désormais se dérouler les luttes, sont en droit d'accuser les autres d'inconséquence et d'irrationalité. Et du coup, selon Elias, c'est aussi leurs manières de vivre qu'ils commencent à mettre en avant et à proposer en modèles. Ils ne sont plus à la remorque des autres classes. Ils aspirent à donner un sens.

La question se pose alors de savoir si, en plein processus de décivilisation, on ne pourrait pas discerner les linéaments d'un processus de re-civilisation, mais sur une autre base qui répartirait autrement ce qu'on pourrait aussi appeler les *classes géosociales* selon leur différentiel de « rationalité » ?<sup>15</sup> La question peut paraître bizarre, mais elle permet, d'après moi, de penser autrement la suite de l'aventure moderne. Je m'appuie ici sur le travail fait en commun avec Nikolaj Schultz sur les classes géosociales.

Or, il y a bien dans les mouvements dits écologistes quelque chose comme l'embryon d'une nouvelle agrégat en lutte contre ceux qui ont trahi et qui se propose de devenir capable de proposer aux autres groupements un sens de l'histoire. Vouloir superposer, à toutes les échelles, le monde dont on vit et le monde où l'on vit, c'est bien *allonger* enfin l'horizon de l'action collective, proposer un projet sinon de développement du moins d'*enveloppement*. L'esprit des luttes est bien toujours là, le but est bien toujours l'autonomie et la libération, mais le sens de l'action s'est inversé. À ceci près qu'il ne s'agit pas d'une *ascension* continue vers la liberté à l'ancienne, mais d'une *descente*, d'un atterrissage, dans une forme nouvelle d'émancipation qui oblige à se battre, pied à pied, contre tout ce qui met

---

<sup>15</sup> (publication en cours).

en péril l'habitabilité de la terre. Ce n'est pas *pour* mais *contre* la production que les fronts de lutte sont désormais organisés.

L'intérêt de partir d'Elias, c'est que cette sorte de nouvelle lutte des classes dont nous apercevons les linéaments dans les conflits de monde, dans les conflits de planètes, n'est justement *pas* fondée sur les rapports de production. Cela peut paraître une faiblesse, et c'est bien ainsi que la tradition marxiste a considéré son entreprise. Mais c'est aussi une force, si c'est précisément de la *production elle-même* comme horizon indépassable qu'il s'agit de s'extraire ! C'est parce que l'ancienne lutte des classes portait sur la seule production — comment l'étendre et comment répartir au mieux les fruits de cette richesse —, qu'elle a justement raté l'événement majeur de l'Anthropocène.<sup>16</sup> Sous, avant, derrière, au-dessous, en plus, *autour* de la production, se pose la question fondamentale de la *reproduction* des êtres qui participent à cette production — et, en fait, comme on le voit bien chez Marx, s'est toujours posé cette même question. Ce que les mouvements écologiques révèlent, c'est à quel point n'a pas été pensé cette question de la reproduction à l'intérieur de laquelle tout le système de production se trouve inséré, encastré, *embedded* dirait-on en anglais. Comme le montrent bien Polanyi, Charbonnier, et beaucoup d'autres le monde de l'économie — libérale ou non peu importe — restait dépendant d'un monde matériel qu'elle ne prenait pas en considération. C'était un matérialisme *sans matière*. En tous cas, sans matière durablement maintenue dans l'existence. Adapté à une planète ordinaire comme Mars peut-être, mais pas à la Terre si particulière.

Et c'est là où je retrouve mon cauchemar de la production totale. En effet, le choix est désormais de décider si l'on doit *étendre* la production à tout ce qui l'entoure et la permet, ou si c'est le principe même de la production dont il faut s'extraire. On voit bien dans les discussions sur les « services écosystémiques » que « la nature » est supposée donner, la tentation d'étendre les principes du calcul économique à l'*amont* de la production proprement dite, alors que les paysans, les activistes, les peuples dits autochtones, cherchent, au contraire, à diminuer le rôle de la production *en aval* de ce que j'appelle les *pratiques d'engendrement* ?

Si la classe émergente de l'écologie a tant de peine à se repérer, c'est parce qu'il y a un conflit non seulement *entre* les classes, mais aussi un conflit *sur* le *type de classe*, et donc de classement, de repérages, d'alliances, qu'il s'agirait d'utiliser. Dans un cas, on cherche à se placer *en continuité* avec les classes que les rapports de production définissaient ; dans un autre, l'écologie se définit parce qu'elle est *en discontinuité* avec les classes traditionnelles sur la question clef de la production. Dans un cas, elle reprend la grande aventure commencée avec les socialismes pour étendre la production et en répartir au mieux les biens ; elle se situe donc à l'intérieur de l'aventure moderne ; se repère entre gauche et droite ; mais a-t-elle

---

<sup>16</sup> Moore, Jason. *Capitalism in the Web of Life. Ecology and the Accumulation of Capital*. New York: Verso, 2015 et sa critique par Nikolaj Schultz xx.

d'autre issue que la production totale ? Dans l'autre, elle invente sa propre position ; repère ses propres manières ; se définit par les limites apportées à la production ; redistribue le vecteur gauche/droite, comme le vecteur progrès/régression, et invente la forme de rationalité qui peut servir de modèle pour organiser le déplacement des classes les unes par rapport aux autres. Elle a une chance d'échapper à la tragédie de la *Totaler Produktion*, mais elle doit trouver comment s'adresser à ceux qui ont été trahies en leur proposant un autre destin, une autre définition de l'abondance et de l'identité. C'est à ce prix seulement qu'elle pourrait agréger autour d'elle et ambitionner ce rôle de pivot qui enclencherait un processus de re-civilisation. Au bord du gouffre. Dans l'urgence du changement climatique. Sans le long processus de formation qu'Elias raconte dans ses livres sur « la dynamique de l'Occident ». Ah ! si vous cherchiez des passions et des intérêts, une histoire pleine de fureur, vous l'avez là, à coup sûr, dans une dynamique de la réorientation. Encore faut-il apprendre à en discerner les camps et les mouvements. En tous cas, on voit l'ampleur de la reprise : « L'idéologie précautionniste » ? Mais c'est un lion rugissant !

C'est en ce point que pourrait commencer l'autre mouvement de reprise de l'aventure moderne, non plus en lui cherchant un avenir, mais en revenant sur son passé ou, plus justement, en faisant son anthropologie. Alors que le projet d'une anthropologie des Modernes paraissait bizarre quand je l'ai introduite précisément en 1979, la mutation écologique à laquelle elle a abouti, la rend complètement évidente : « Que s'est-il passé ? Qu'avaient-ils donc en tête ? »

Cette fois-ci, ce n'est pas du tout par des opérations de classement et par le repérage des changements de manière que l'on pourrait s'y retrouver, mais en cherchant à comprendre pourquoi les Modernes ont été à ce point aveuglés sur leur propre histoire. L'hypothèse que je poursuis depuis près de quarante ans porte sur la difficulté du pluralisme. Pourquoi les Modernes, comme l'a montré si magnifiquement Eric Voegelin, ont été incapables d'entretenir, de chérir le pluralisme. Non pas, le pluralisme au sens social ou « multiculturel » que les sociétés contemporaines se flattent un peu vite de facilement tolérer, mais le pluralisme des *modes d'existence*. Quand on parle de pluralisme, Isabelle Stengers l'a montré dès l'époque de ses *Cosmopolitiques*, on semble avoir l'esprit large parce que l'on a défini fort étroitement le monde social et le type d'êtres que l'on est prêt à y admettre. L'inventaire est vite dressé : des objets et des sujets. Comment espérer, avec un tel système de coordonnées, encaisser la diversité des modes d'existence, la nature des entités qui habitent la terre, qui peuplent le ciel, qui agitent les esprits, qui fondent le droit, qui établissent des peuples, qui engendrent les fictions, qui forment les valeurs ? Les Modernes se sont crus dans un monde à l'ontologie extrêmement simplifiée. La mutation écologique, c'est là au fond mon argument, est l'occasion rêvée de venir compliquer leur ontologie, d'en pluraliser

les modes de vérité, et par conséquent, d'en rouvrir l'histoire. L'aventure n'est pas terminée, mais elle doit repartir sur de nouvelles bases : une autre cosmologie, une autre anthropologie. C'est ce que je m'efforcerai de poursuivre, si j'en ai le temps, dans le séminaire qui fait suite à cette conférence.